

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

Revue Politique et Littéraire

LE REVEIL**POLITIQUE — THEATRE — LITTERATURE — BEAUX-ARTS**

VOL. VI

MONTREAL, 10 JUILLET, 1897

NO. 144

SOMMAIRE

Un accapareur, *A. Filiatreault* — Une exécution, *Vieux Rouge* — Au revoir! *Libéral* — Les hospitalières Victoria, *Franc* — A propos de crémation, *Pierre Dutemple* — Tartines, *Rieur* — Horreur! *Flute* — La conférence de Taxil — FEUILLETON : Rome (SUITE) *Emile Zola*.

Les conditions d'abonnement au **RÉVEIL** ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile [franco.] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous adresserons un numéro échantillon gratuitement tous ce dix qui en ferons la demande.

Ceux de nos abonnés qui ont des travaux d'impression à faire voudront bien s'adresser au No 157 rue Sanguinet ou au No 1560 rue Notre-Dame.

UN ACCAPAREUR

Nous demandons pardon à nos lecteurs de leur donner un aussi gros morceau de Tarte dans cette édition du **REVEIL**, mais ce diable d'homme est tellement accapareur qu'il monopolise tout; quand il entre quelque part, il s'empare de tout et garde tout pour lui et ses chers fils.

Ainsi, modestement entré au **REVEIL**, il y a une quinzaine de jours, par la petite porte de derrière, il s'y installe comme chez lui, commande en maître, fait ouvrir à deux battants le portail gigantesque qui orne la façade monumentale de notre journal — Louis-Joseph pourrait y passer avec son carosse attelé en double et son coursier gris pommelé par-dessus le marché — et prend tout l'espace.

Nous ne dirons rien pour cette fois, mais que ce soit la dernière, et dorénavant; si vous exigez plus de quatre colonnes par numéro, nous vous ferons subir le traitement que vous infligez à certains députés, lorsque vous les mettez à la porte du ministère avec ces paroles aimables dont vous avez le secret, et qui se traduisent généralement en anglais par le mot : *goddam!*

A. FILIATREULT.

UNE EXECUTION

Il peut sembler peu digne de trépigner sur un vaincu — car il paraît vaincu, en somme, pour le moment, monsieur Tarte — mais enfin le dicton tient toujours : il est des morts qu'il faut qu'on tue.

C'est étrange, n'est-ce pas, qu'on s'attarde sur l'homme dont les deux épaules viennent de toucher terre dans le coup du Drummond ; mais il ne faut pas se laisser prendre aux abaissements de ces natures serpentines qui reprennent de la force en touchant la terre ou la fange qui les vit naître. Comme Antée, elles se récupèrent au contact du sol pour lancer contre leurs ennemis un venin plus vipérin et plus délétère.

Des questions grosses de conséquences se manipulent actuellement ; elles se sont ébauchées dans cette session bâtarde où le gouvernement faillit périr sans avoir même montré toutes les cartes qu'il tenait en mains.

La lutte pour la respectabilité du parti libéral, pour l'honneur du vieux parti rouge, ne se prête pas aux atternoissements et aux calculs, aux ménagements et aux égards. C'est la hache en main, suivant la vieille tradition canadienne, qu'il faut combattre.

Ne perdons par le temps des vacances sans opérer l'œuvre de désinfection morale que le parti attend de nous.

Le parti libéral veut et doit se débarrasser de monsieur Tarte. L'opération est urgente et il n'y a pas à barguigner.

Nous allons nous mettre à l'ouvrage et charcuter sans chloroforme. Le travail à accomplir doit se faire à froid, sans excitation, sans brutalité. Le trépan fonctionnera moelleusement, sans accoup et sans grincement, pour mettre à nu cette cervelle

toujours en ébullition où germent les plans les plus audacieux et les idées les plus extravagantes. Car on ne se figure pas le monde de bacilles vibrantes qui hantent cette boîte crânienne au bouillonnement énevant.

Il n'y a pas d'homme d'action plus énergique que monsieur Tarte ; il n'y a pas de volonté plus métallique, d'ambition plus stupéfiante.

Il possède l'illusion de la force.

Mais il n'est pas fort ; il n'est fort que de la faiblesse de son entourage.

A quoi bon le cacher ? La jeunesse libérale qui devait mettre un frein aux appétits de ce nouveau venu famélique ; les lutteurs du parti qui devaient faire la juste répartition des titres acquis et arracher les plumes de paon des parties charnues de ce geai passé au rouge se sont tus.

On vient se plaindre aujourd'hui et dire : Tarte prétend avoir été le faiseur de rois et affirme que sans lui Laurier ne serait jamais monté au pouvoir !

Qui donc a laissé s'établir la légende ?

Avant lui, n'a-t-on pas dit, le parti n'avait jamais eu d'organisation.

Mensonge que cela.

Le parti libéral, lorsqu'il a fait monter au pouvoir monsieur Mercier, avait non seulement une organisation, mais une caisse, des chefs, des lieutenants et des soldats.

Depuis que monsieur Tarte y est entré, nous avons à Montréal quelques clubs de plus, quelques drapeaux de réserve, quelques lampions en entrepôts, et quelques adresses dans les cartons. Voilà tout.

Trois hommes ont personnifié et maintenu le parti libéral dans les temps vraiment durs de la bataille, lorsqu'il fallait faire des sacrifices et prendre, dans une caisse qui eût pu constituer un beau

magot personnel aujourd'hui, les fonds de la bataille.

Le triumvirat de l'Hotel de Ville, qui a subi les affres de l'enquête, de l'insulte, de la calomnie, le triumvirat Préfontaine-Rainville-Beausoleil, voilà celui qui a permis, qui a préparé l'avènement au pouvoir de monsieur Laurier.

Les autres ont suivi, Monsieur Tarte qui est entré dans leurs bottes et qui se pavane, qu'eût-il fait sans le travail de soutènement de ces trois hommes, sans l'œuvre de ces dévoués libéraux ?

Eh oui, il fallait au parti libéral un affamé, un de ces hommes dont parle Cicéron, qui n'ont plus rien à perdre, pour s'atteler à la machine que d'autres voulaient bien alimenter sans pouvoir la pousser, car il leur était impossible d'être en même temps assez riches pour sacrifier leur fortune et assez pauvres pour sacrifier leur personne.

Monsieur Tarte vint et se jeta dans la bataille avec cette ardeur du noyé qui, remonté providentiellement à la surface après un plongeon, paraissant mortel, s'efforce d'échapper à l'onde pernicieuse qui veut le reprendre.

Le flot cependant a voulu le garder, car il ne faut pas oublier que le peuple de Beauharnois ne voulut pas de lui.

Mais il est de cette race de roquets sur lesquels les cailloux pleuvent jusqu'au bout de l'écluse, puis qui grimpent à terre et galopent pour se secouer dans la foule et éclabousser les passants avec l'air de dire : *non mergitur !*

On le vit reparaître lui, noyé, avec ceux qui avaient atteint le bord, la tête haute. et, bien plus, prétendant que c'était lui qui avait sauvé les autres.

Et il réussit à trouver des imbéciles

pour le croire, des intéressés pour le répéter.

Allons, finissons-en !

Détrempons, lavons, lessivons ce polichinelle qui abuse des grimaces qu'on lui permet pour se jouer du public.

Nous voulons lui arracher pièce à pièce ses oripeaux, passer au creuset ses impudentes prétentions, mettre à nu son âme, s'il en a une, et sa vie publique, si la décence le permet.

Nous voulons employer cette vacance à peindre l'homme tel qu'il est, tel qu'il a été, tel qu'il sera, si l'on ne coupe pas au pied son germe malsain.

Quelque temps que cela doive nous prendre nous allons exécuter Maître Tarte, et après cela, les humbles que nous aurons désabusés nous sauront gré d'avoir mis le scalpel et d'avoir arraché du cœur rouge et saignant du parti libéral cette chair bleuâtre gangrenée dont la présence serait infailliblement fatale au succès de toute idée de réforme et de justice.

VIEUX ROUGE.

AU REVOIR

Dans notre dernier article nous dénoncions l'audace et les turpitudes d'un ministre du gouvernement fédéral qui avait servi le dessert de la dernière session en essayant de faire adopter le fameux marché du Drummond, heureusement échoué au Sénat.

Les deux partis devront réclamer une enquête minutieuse sur toute cette affaire à la prochaine réunion des chambres.

L'intérêt du parti au pouvoir, admettant que la transaction n'est pas louche, comme on le prétend, et surtout l'intérêt du pays le demandent.

Nous attendrons patiemment les révéla-

tions de cette enquête pour remettre cette question sur le tapis et cingler énergiquement les coupables, s'il y en a.

Entre temps, nous nous permettrons de dire que notre article de la semaine dernière a frappé juste.

Les compliments que nous avons reçus, les sympathies qu'on nous a manifestées pour notre franc parler et nos dénonciations énergiques nous compensent amplement pour les sottises injures de l'adversaire que nous avons attaqué de pied ferme.

Ce n'est pas, qu'on le sache bien, en nous traitant de vils rognets, nous qui nous faisons le porte voix d'une faction politique fort importante, qu'on parviendra à calmer la tempête qui grandit toujours contre les ministres prévaricateurs.

Nous n'avons pas craint de saisir le petit taureau de Valcarlier par les cornes et tout rognets que nous soyons, nous continuerons d'aboyer quand l'occasion se présentera de nouveau.

D'ici là nous espérons cependant fermement que M. Tarte n'aura pas l'occasion de faire passer le parti libéral dont il en est un des chefs nominale, par des fourches candines comme le dernier *job* et que la pilule dorée qu'il a essayé vainement de faire gober par le Sénat finira par le rendre, avant qu'il ne soit plus temps, à son journalisme qu'il chérit, à ses enfants qu'il affectionne et à sa petite famille qu'il adore.

C'est si facile, il nous semble, de rester chez soi.

Bien heureux pour le parti libéral et le pays si c'est là le sort qu'il désire !

Nous voulons être loyal et nous attendrons, disons-nous, l'enquête avec confiance.

Il y a cependant autre chose à dire sur

l'hon. ministre. C'est ce que nous nous efforcerons de faire dans l'intervalle.

Au revoir, M. Tarte.

LIBERAL.

Les hospitalières Victoria

Nous nous sommes abstenus, au REVEIL, de critiquer ou de louer l'idée de lady Aberdeen, relativement au rêve qu'elle caressait avec tant d'amour. La fondation des infirmières laïques semblait lui tenir au cœur, et sa déception a dû lui être cruelle.

Ah ! c'est que la bonne intention n'est pas un levier suffisant pour soulever des masses, et surtout pour faire mouvoir dans un sens progressif les préjugés séculaires !

Fonder une brigade volante d'infirmières laïques, volontaires de la charité, dont les services seront gratuits ou non, c'est admettre, que dis-je, admettre, c'est proclamer l'insuffisance ou la froideur des ordres religieux de femmes qui se sont arrogé la mission de soigner les malades, et qui, vu l'ancienneté de leurs fondations, prétendent avoir le monopole de cette forme particulière de la charité.

Et non seulement la religieuse, mais la masse, la haute société comme la populace, croit candidement que nulle créature humaine ne peut remplacer, au foyer ou à l'hôpital, l'être savamment automatique qu'est la sœur de charité.

Tout a été dit sur la sainteté ou sur l'absurdité des vœux perpétuels, sans amener le moindre changement dans cet état anti-humain qu'embrassent si aveuglément, à l'entrée de la vie, tant de créatures soumises à un savant pétrissage mental. Mais la science de la vie, telle qu'elle s'est constituée depuis plus d'un siècle, prononce contre cette pratique une condamnation sans appel.

Toutefois, pour avoir entrepris de jouer la plus absurde partie contre sa propre loi, l'être humain n'en est pas moins dévoué, seconderable, bon, si la nature l'a fait tel. C'est ce qui fait que les sœurs sont généralement excellentes dans les hôpitaux. Mais elles ne sont pas meilleures que les laïques. Pour dire toute ma pen-

sée, elles sont peut-être moins bonnes, moins tendres, moins humaines que si elles avaient vécu dans le monde, dans le siècle. Secourir son semblable, ce n'est pas seulement lui venir matériellement en aide, c'est encore trouver le mot, le geste, que seule la souffrance de la vie enseigne, et qui fait, pour la misère individuelle un réconfort de la misère commune.

Peut-on dire que l'enfant sortie du couvent pour entrer au noviciat, et qui passe du noviciat au couvent en qualité de religieuse, connaît la science de la vie, les impérieux besoins de ceux à qui elle donne ses soins... pour l'amour de Dieu, uniquement ?

Les promesses de l'au-delà ne coûtent rien à prodiguer, et sont comme un refrain banal dont le charme s'est perdu. Au lieu de cette femme dont l'idéal relègue dans les régions inférieures la vie de sacrifices et de dévouement de sa mère, au lieu de cette forme humaine emprisonnée dans la raideur des guimpes et d'un uniforme qui la sépare de l'humanité, au lieu de cette impassible dispensatrice des douteuses faveurs du lendemain, donnez à l'être meurtri, dolent, un compagnon de misères qui comprenne le sens de ce beau mot : *commisération*, qui s'imprègne, l'ayant vécu, de l'angoisse d'autrui, la fasse sienne, et par une compassion agissante, par une pitié de révolte contre la fatalité mauvaise, prenne vaillamment sa part du fardeau commun. On a vu souvent des laïques pleurer dans les hôpitaux, jamais des sœurs. La pitié divine est trop loin de nous. Et puis l'intolérance religieuse arrive, inévitable, qui gâte tout ce qui peut-être gâté. Que l'œuvre de sécularisation se fasse donc pour le plus grand bien de tous. Laissons crier ceux pour qui la religion est un moyen d'action politique, et surtout de défense sociale. Laissons protester les ignorants, les spéculateurs et les sots, et restons dans l'humanité pour secourir l'humanité.

Alors, les femmes qui auront été trop cruellement frappées par la vie, ou qui ne trouveront pas autour d'elles un aliment suffisant à leur besoin de souffrir et de se dévouer pour autrui, pourront aller soigner les malades sans avoir besoin d'endosser la robe grise et de coiffer la

cornette. Celles dont le zèle a besoin d'être stimulé par la promesse des récompense d'en haut pourront librement se soumettre à la Règle. Le Dieu de bonté qui gouverne les humains, leur fournira une telle abondance de douleurs et de misères à soulager, qu'il n'est pas d'exemple d'une charité sans emploi.

Il est temps que, pour les laïques, leur œuvre d'altruisme commence. Mais l'épanouissement de cette haute vertu ne peut pas être le fait d'un jour. Les sœurs ont un beau passé, des traditions de dévouement et de courage qu'on doit leur envier, où il faut les surpasser.

Il n'y aurait donc aucun mal qu'une noble émulation de dévouement s'établisse, et qu'on sache enfin qui peut faire le plus : l'amour désintéressé des hommes ou l'amour intéressé de Dieu.

Les religieuses ont sur les femmes du monde un grand avantage, la possession d'un idéal tout fait, encadré d'une règle de conduite inflexible. C'est de cet idéal que découle la puissance de leurs ordres.

L'idéal humain, lui, toujours inachevé, se construit d'une manière laborieuse et lente. La règle de morale trouve son fondement sur la terre dans les rapports des hommes entre eux. Et dominant la science, et la Règle, et la loi, un irrésistible mouvement nous jette au dehors de nous-mêmes, au secours de tout ce qui lutte, se débat et crie. *Caritas generis humani*.

Pour démontrer la supériorité de notre conception de l'homme, de notre règle contingente, de notre idéal purement humain, des sentiments qu'il suscite et qui en sont le support, il ne reste qu'un point, mais décisif : la pratique. S'il est vrai que les laïques peuvent surpasser en charité vraiment efficace les religieuses, montrons-le. Jusqu'ici nous n'avons eu que des mots, et les sentiments que représentent les mots ne nous ont pas encore pénétrés jusqu'à produire les actes.

C'est pour cela que nous aurions vu avec plaisir la réussite du projet de lady Aberdeen. Son essai valait la peine d'être tenté, et le prix qu'il aurait coûté n'est rien en comparaison de l'importance de l'expérience,

Par malheur, comme toujours on s'est borné à faire des discours, fort ennuyeux du reste. On a proclamé la loi de solidarité sans rien faire de sérieux et d'énergique pour la mettre en pratique. Hélas ! c'est un faible avantage de l'avoir conçue, si le cœur nous manque pour le réaliser. L'œuvre attend l'ouvrier.

FRANC]

A PROPOS DE CREMATION

I

La question de la crémation des cadavres étant devenue d'actualité, ce qui s'est dit touchant cette façon de faire disparaître les restes des personnes décédées, et surtout ce qui s'est dit contre, m'inspire certaines réflexions et me remémore certaines grandes vérités oubliées que je me sens justifiable d'exposer brièvement au public.

Pour ce qui est de moi personnellement, qui me déclare chrétien dans toute la simplicité et l'acception primitive du mot, et qui n'entends altérer la pureté de cette appellation bénie et conspuée,—la seule qui soit évangéliquement reconnue,—par aucun qualificatif rétrécissant ou *sectarisant*, je ne me sens pas disposé à me faire l'adepte de l'idée crématoire, si je puis ainsi parler. Je n'ai pas en ce moment le loisir d'examiner la chose à fond, comme il conviendrait pour se prononcer, mais j'incline à croire que ce mode de sépulture est, comme on l'a dit, contraire à l'esprit des ordonnances scripturaires et opposé à celui de l'Évangile. Pour le reste, question d'hygiène comprise, le sujet ne m'a jamais inspiré que l'intérêt le plus médiocre. Mais ce sont les raisons particulières, d'ordre religieux, que l'on vient d'invoquer contre l'introduction de ce système, qui ont provoqué chez moi les réflexions que j'essaierai de faire connaître ici.

L'exposé des motifs récemment mis en ligne contre l'incinération aurait lieu de me surprendre, partant des quartiers d'où il m'arrive, si si quelque chose venant de là pouvait encore m'étonner et si je n'étais définitivement fixé sur l'abîme de contradictions et le prodigieux aveu-

glement du cœur de l'espèce humaine s'unisse sans répit, depuis tant de siècles, à la pernicieuse suggestion de l'immonde et satanique esprit du cléricisme, créateur des ténèbres dans le chaos desquelles notre triste monde se débat si lamentablement.

Une feuille publique, d'une orthodoxie romaine des mieux assises, rappelle que la crémation fut, en 1888, condamnée par le Pape, comme étant un procédé païen, l'inhumation constituant, aux yeux de la " Sainte-Eglise," la sépulture chrétienne. Il est permis de douter de la nature païenne d'une chose qu'un pape repousse. Mais, quoi qu'il en soit, si la crémation était, comme je suis encore assez disposé à le croire malgré la réprobation papale, opposée à l'esprit chrétien, qu'est donc la papauté elle-même qui la prohibe ?

Dans ce beau pays du Canada où l'on ignore tout, grâce aux méthodes d'enseignement au moyen desquelles on a si savamment, si profondément et si cléricallement systématisé l'enténébrement de la masse, je me sens obligé d'expliquer cette simplicité enfantine, que le mot *pape* veut dire *père*. On ne saurait prendre trop de précautions.

Or l'Évangile défend de la façon la moins équivoque, disons la plus formelle, d'appeler qui que ce soit du nom de père ici-bas. Si donc la crémation est anti évangélique sans avoir été, que je sache, nommément prohibée par l'Évangile, l'appellation de pape doit l'être cent mille fois plus puisque nous voyons, au chapitre vingt-trois de Saint-Matthieu, verset neuf, version catholique de l'abbé Glaire : " n'appellez, sur la terre, personne votre père ; car un seul est votre père, lequel est dans les cieux. " Voilà qui est précis : ce Père unique ! il est dans les cieux et non à Rome, ni dans aucun confessionnal. À nul autre que Lui le chrétien réel ne doit donner le nom de père, et je m'en garde pour mon compte. Cependant les " fidèles " du catholicisme officiel, infidèles à la doctrine divine et aux préceptes du Maître, prodiguent le nom sacré non seulement au pape, mais encore, par une contradiction dans les termes qui dépasse en absurdité tout ce qui peut se concevoir, à tous les autres

célibataires ensoutanées voués à la virginité perpétuelle, à la continence absolue et à l'*impaternité* que cet état comporte. Et tous ces célibataires qui se font appeler pères malgré la défense évangélique, dénoncent la crémation comme contraire à l'Évangile, qui n'en dit pas un seul mot.

Dieu, le Créateur de toutes choses, se réserve à Lui seul le nom de Père au quel Il a incontestablement droit, et les chrétiens de cœur, les croyants authentiques aux quels l'Évangile reconnaît, comme titre spécial, le nom d'enfants de Dieu, ne reconnaissent pas d'autre père que Lui. Et c'est à ce titre qu'ils s'adressent directement et avec assurance à ce Père céleste, sans le ministère d'aucun prêtre salarié, d'ordre humain, tout sacerdoce de ce genre ayant été complètement aboli par le sacrifice du Calvaire qui a fait table rase des cérémonies du culte extérieur pour implanter dans le cœur de tout croyant le principe de l'adoration en esprit et en vérité, la seule digne et qui plaise au Seigneur.

Usurper ce nom de Père, réservé positivement à Dieu seul, c'est usurper le nom de Dieu même, et c'est le mépriser au dernier point en le ravalant jusqu'à la créature. Se faire appeler le Père de tous les fidèles, c'est-à-dire de tous les croyants,—que l'Évangile dénomme "enfants de Dieu," c'est se faire appeler Dieu, c'est aller, "jusqu'à s'asseoir comme Dieu, dans le temple de Dieu, voulant passer pour Dieu," comme nous le dit saint Paul en parlant de l'homme de Péché, du Fils de la Perdition dont l'esprit, régnant actuellement dans l'invisible d'où il gouverne sa Synagogue, s'incarnera dans l'Antechrist, (II Thess. II. 3-4).

De ce chef donc, par le nom qu'elle usurpe et porte avec audace depuis des siècles, malgré la défense expresse du Maître, l'institution papale dépasse, dans une mesure incalculable, tout ce qui se peut supposer de pervers et de pernicieux dans l'incinération pontificalement prohibée comme étant insuffisamment chrétienne aux yeux de gens qui méprisent aussi outrageusement les ordonnances du Christ les plus catégoriques.

Et maintenant, par ses fonctions, le souve-

rain pontificat romain, que l'on a lieu de croire héritier en droite ligne de la suprême sacrifice étrusque,—elle-même d'une origine païenne de haute antiquité et peut-être de consanguinité babylonique,—est l'expression et la manifestation de la puissance de domination que possède encore, par la permission de Dieu, l'esprit même qui anime le paganisme. Cet esprit gouverne actuellement ce qui s'appelle la Chrétienté, qu'il ne faut pas confondre avec le Christianisme, pauvre, faible, ignoré et conspué, mais vivant en joie dans la certitude absolue de son triomphe tout prochain et de la confusion des hypocrites pour qui se prépare, depuis le commencement du monde, une crémation autrement ardente que celle dont nous nous occupons ici et celle dont le Saint-Père, quand il le peut, fait passer ceux qui lui sont importuns ; mais crémation qu'aucun anathème pontifical ne pourra éteindre. Ce sera l'incinération rétributive.

Après ce qui vient d'être dit, en conformité de la plus stricte et de la plus pure vérité évangélique, éternelle et immuable, les étranges scrupules du pontificat romain, que nous savons animé de ce pernicieux esprit et resté séculièrement obstiné dans sa révolte contre le commandement divin, ne justifient-ils pas la pieuse indignation et les dures paroles de ceux à qui il a été donné de comprendre le mystère du royaume des cieux, auquel tout clergé est fermé, et à qui il a été aussi donné de pénétrer le *mystère d'iniquité* qui couvre le monde et que la Parole sacrée dénonce ? Le Divin Sauveur et ses apôtres l'ont signalé d'avance à l'attention des Fidèles, et tout indique autour de nous la proximité du dévoilement complet qui doit en être fait. Car, dit l'Écriture, il n'y a rien de caché, qui ne doive venir au jour. La raffinement extrêmement accusé,—par le fait qui nous occupe,—dans le pharaisme sacerdotal de l'ecclésiasticisme pagano-judaïque et anti-chrétien de notre temps, est un des signes les plus manifestes de cette proximité de la fin.

Mais en voilà assez pour cette fois.

PIERRE DUTEMPLE

LE VRAI REMEDE

Les quintes de toux les plus violentes cessent rapidement dès qu'on fait usage du BAUME RHUMAL. Ceux qui toussent trouvent en lui un prompt curatif.

TARTINES

Parlez-nous donc un brin du *round-robin* dans la *Patrie*.

Le gouvernement peut-il soutenir encore un Drummond sans faire la culbute ?

N'oubliez pas, monsieur Tarte, qu'il y a des roquets qui mordent plus fort que des molosses

A quatt'pattes, monsieur Tarte, devant Sir Richard Cartwright, parce que c'est là qu'est le danger.

Vous prenez beaucoup de peine à nous expliquer, dans la *Patrie*, de vendredi que vous avez l'intention de continuer à remorquer M. Laurier, qui marche dans votre sillage.

L'unanimité des journaux rouges à ne pas défendre l'hon. Ministre est très touchante !

On dirait presque qu'il y a entente.

Ce que c'est que d'avoir des amis.

Le premier Premier-Ministre actuel du Canada (car il y en a quatre) est Louis-Joseph.

C'est un bambin qui a toute l'ambition de son père sans en avoir le talent.

M. Tarte nous dit qu'il va chasser toute la canaille qui est dans le parti libéral.

Espérons qu'il va commencer de suite et que l'épuration va être complète.

L'hon. Ministre des Travaux Publics part d'Ottawa ce soir.

L'hon. Ministre des Travaux Publics retourne à Ottawa demain.

On dirait que c'est un cliché !

— Mon cher ami, dit l'hon. Ministre des Travaux Publics à un député, que dit-on dans le public au sujet du Drummond ?

— Rien du tout, monsieur le Ministre. On dit seulement que le carosse de Louis Joseph a six pouces de plus haut que la voiture de J. A.

Monsieur le Ministre peut nier l'achat des palais et toutes les extravagances qu'on lui attribue, mais ce qu'il lui faut admettre, ce sont les parties de chasse et de pêche de Louis Joseph. Celles-là sont visibles, tangibles, patentes et épatantes, si on en juge par l'attirail qu'il transporte avec lui.

LES PHARMACIENS

Tous les pharmaciens vous diront que le BAUME RHUMAL est, de tous les remèdes pour la guérison des affections de poitrine, celui qui se vend le plus.

HORREUR !

A l'occasion des fêtes jubilaires en Angleterre, les francs-maçons ont fait chanter un grand service maçonnique à l'église Saint Sauveur de Southwark.

L'assistance comprenait les évêques de Rochester et de Southwark, les membres du chapitre anglicain de Southwark, et une foule de "clercs maçons" portant tous leurs insignes sur leurs vêtements épiscopaux ou sacerdotaux. Le service comprenait la récitation de plusieurs hymnes au nombre desquels nous avons remarqué le *Magnificat* et le *Nunc dimittis*.

Le doyen de Rochester est monté en chair et a prêché sur cette parole tirée des Actes des apôtres "Vous êtes des frères."

"La maçonnerie existe, a-t-il dit, et a toujours existé pour proclamer par ses actions que Dieu est amour. Son rôle dans l'Eglise est donc l'accomplissement des œuvres de charité et d'amour."

N'est-ce pas que nous croirions bien, *mutatis mutandis* le récit d'une fête religieuse.

Dans l'organe de M. Tardivel ?

FLUTE

A quand les réformes de l'éducation dans Québec ?

A quand l'uniformité des livres dans Québec ?

Le gouvernement Marchand va-t-il abolir les octrois aux communautés enseignantes et aux collèges classiques ?

LA CONFERENCE DE TAXIL

Tous les journaux ont rendu compte, plus ou moins impartialement, de la soirée mémorable du 19 avril à la Société de Géographie. Nous avons pensé que le plus simple était de donner in-extenso la conférence de M. Léo Taxil.

Disons tout d'abord que l'assistance, fort nombreuse, se composait surtout de représentants de la presse des divers pays et de toutes les opinions, beaucoup de prêtres, religieux, un grand nombre de dames, des libres-penseurs, des franc-maçons. La Nonciature avait envoyé deux délégués ; l'Archevêché s'était également fait représenter. Toutes les entrées étaient gratuites ; mais on n'était admis qu'avec les cartes d'invitation personnelle qui avaient été envoyées depuis un mois.

A l'ouverture de la séance, eut lieu le tirage au sort d'une superbe machine à écrire, offerte par miss Diana Vaughan. L'heureux gagnant à été M. Ali Kemal, rédacteur du *Ikdam*, de Constantinople.

M. Léo Taxil a pris ensuite la parole :

MES RÉVÉRENDIS PÈRES

MESDAMES,

MESSIEURS,

Il importe, tout d'abord, d'adresser les remerciements à ceux de mes confrères de la presse catholique, qui,—entreprenant *tout-à-coup*, il y a six ou sept mois, une campagne d'attaques retentissantes,—ont produit un merveilleux résultat, celui que nous constatons dès ce soir, et que l'on constatera mieux encore demain : l'éclat tout-à-fait exceptionnel de la manifestation de la vérité dans une question, dont la solution aurait pu peut-être, sans eux, passer absolument inaperçue.

À ces chers confrères, donc, mes premières félicitations ! et, dans un instant, ils vont comprendre combien ces remerciements sont sincères et justifiés.

Dans cette allocution, je m'attacherai à oublier ce qui a été publié d'injuste et de blessant contre ma personne, au cours de la polémique à laquelle je viens de faire allusion ; ou du moins, si je suis amené à éclairer certains faits d'une lumière qui, pour beaucoup, est inattendu, je dirai la vérité en écartant de ma pensée l'ombre même du plus léger ressentiment.

Peut-être, après ces explications, dont l'heure a enfin sonné, ces confrères catholiques ne désarmeront pas devant ma pacifique philosophie ; mais si ma bonne humeur, au lieu de les calmer,

les irrite, je les assure que rien ne me fera abandonner cette placidité d'âme que j'ai acquise depuis douze ans, et dont je suis infiniment heureux.

D'ailleurs, s'il est vrai que cet auditoire d'élite est composé des éléments les plus disparates,—puisqu'on a fait appel indistinctement à toutes les opinions,—cet auditoire n'en a pas moins, j'en suis convaincu, le sentiment de la plus douce tolérance en matière d'examen. Disons le mot : nous sommes ici entre gens de bonne compagnie. Tous, nous savons faire la part de ce qui est sérieux, et nous l'examinons avec la gravité nécessaire, sans emportement : mais aussi, quand un fait qui nous est soumis avant tout amusant, nous ne nous fâchons pas davantage. Mieux vaut rire que pleurer, dit la sagesse des nations.

Maintenant je m'adresse aux catholiques.

Je leur dis : — Quand vous avez su que le docteur Bataille, se disant dévoué à la cause catholique, avait passé onze années de sa vie à explorer les antres les plus ténébreux des sociétés les plus secrètes, Loges et Arrière-Loges, et même Triangles lucifériens, vous l'avez carrément approuvé, vous avez trouvé sa conduite admirable. Il a reçu une véritable pluie de félicitations. Des articles élogieux, il en a eu même dans les journaux du parti qui aujourd'hui n'ont pas assez de foudres pour pulvériser Miss Diana Vaughan, la traitant tantôt d'aventurière et de tireuse de cartes.

On peut revenir à présent sur ces acclamations qui ont accueilli le docteur Bataille ; mais elles n'en ont pas moins eu lieu, et elles ont été éclatantes. Illustres théologiens, éloquentes prédicateurs, éminents prélats l'ont complimenté à qui mieux mieux. Et je ne dis pas qu'ils avaient tort.

Je le constate purement et simplement.

Et cette constatation a pour but de me permettre de dire tout aussitôt :

“ Ne vous fâchez pas, mes révérends pères, mais riez de bon cœur, en apprenant aujourd'hui que ce qui s'est passé, c'est exactement tout le contraire de ce que vous avez cru. Il n'y a pas eu, le moins du monde, un catholique se dévouant et explorant sous un faux nez la Haute-Maçonnerie du Palladisme. Mais, par contre, il y a eu un libre penseur qui, pour son édification personnelle, *nullement par hostilité*, est venu flâner dans votre camp, non pas durant onze années, mais douze ; et... c'est votre serviteur.”
(Mouvements divers : murmures, rires).

Pas le moindre complot maçonnique dans cette histoire, et je vais vous le prouver tout-à-l'heure. Il faut laisser à Honnèrè, chantant les exploits d'Ulysse, l'aventure du légendaire cheval de bois : ce terrible cheval n'a rien à avoir dans le cas présent. L'histoire d'aujourd'hui est beaucoup moins compliquée.

Un beau jour, votre serviteur s'est dit que, étant parti trop jeune pour l'irrégion et peut-être avec beaucoup trop de fougue, il pouvait fort bien ne pas avoir le sentiment exact de la situation ; et alors, n'agissant pour le compte de personne, voulant rectifier sa manière de voir, s'il y avait lieu, ne confiant d'abord sa résolution à qui que ce fut, il pensa avoir trouvé le moyen de mieux connaître, se rendre compte, pour sa propre instruction.

Ajoutez à cela, si vous voulez, un fond de fumisterie dans le caractère ; — on n'est pas impunément fils de Marseille ! (Rires) — Oui, ajoutez ce délicieux plaisir, que la plupart ignorent, mais qui est bien réel, allez ! cette joie intime que l'on éprouve à jouer un bon tour à un adversaire, sans méchanceté, pour s'amuser, pour rire un brin.

Eh bien, je dois le dire tout de suite cette mystification de douze années m'a apporté, dès son début même, un précieux enseignement : c'est que j'avais vraiment agi sans mesure ; c'est que j'aurais toujours dû demeurer sur le terrain des idées ; c'est que, dans la plupart des cas, j'avais eu tort d'attaquer les personnes.

Cette déclaration, j'ai le pouvoir de la faire, et je dois dire aussi qu'elle ne me coûte pas. Dans ces douzes années passées sous la bannière de l'Eglise, et quoique m'étant enrôlé en fumiste, j'ai acquis la conviction que l'on a bien tort d'imputer aux doctrines la malignité de certaines personnes. Tout cela tient à l'humanité elle-même. Celui qui est méchant reste méchant, comme celui qui est bon agit avec bonté aussi bien s'il demeure croyant que s'il perd la foi. Il y a des malhonnêtes gens partout et des honnêtes gens partout. (Marques d'approbation)

J'ai donc fait, pour moi-même, une étude qui a porté ses fruits. C'est cette étude qui m'a donné cette sérénité d'âme, cette philosophie intime dont je parlais en commençant.

D'abord, j'étais venu en curieux, un peu à l'aventure, — mais en me proposant, bien entendu, de me retirer, une fois l'expérience faite. — Puis, le doux plaisir de la fumisterie prenant le dessus, dominant tout, je m'attardai dans le camp catholique, développant de plus en plus mon plan de mystification à la fois amusante et

instructive, et lui donnant des proportions toujours plus vastes, au gré des événements.

C'est ainsi que j'en arrivai à mesurer deux collaborateurs, deux, pas davantage : l'un, un ancien camarade d'enfance, que je mystifiai lui-même tout d'abord et à qui je donnai le pseudonyme de Dr Bataille ; l'autre, Miss Diana Vaughan, protestante française, plutôt libre-penseuse, dactylographe de sou état et représentante d'une des fabriques de machines à écrire des États-Unis. L'un et l'autre étaient nécessaires pour assurer le succès du dernier épisode de cette joyeuse fumisterie, que les journaux américains appellent "la plus grande mystification des temps modernes." (Nombreux rires. Murmures.)

* *

Ce dernier épisode qui devait naturellement se clore en avril, mois de la gaité, mois des farts ces, — et n'oublions pas que la mystification débuta également en avril, le 23 avril 1885, — ce dernier épisode est le seul qui ait à être expliqué aujourd'hui, et encore à grands traits seulement, car, s'il fallait raconter tout, en montrant le dessous des cartes depuis le commencement de l'aventure, nous en aurions pour plusieurs jours. Ce poisson d'avril a été une gigantesque baleine. (Explosion de rires.)

Toutefois, il importe d'éclairer le point de départ par quelques rayons d'une douce lumière.

Parmi les adages de l'art culinaire, on cite souvent celui-ci : "On devient cuisinier, mais on naît rotisseur." La perfection dans la science de rôtir ne s'apprend pas. Il en est, je crois de même pour la fumisterie ; on naît fumiste.

Voici quelques aveux sur mes débuts dans cette noble carrière :

D'abord dans ma ville natale. Personne n'a oublié, à Marseille, la fameuse histoire de la dévastation de la rade par une bande de requins. De plusieurs localités de la côte, arrivaient des lettres de pêcheurs, narrant comment ils avaient échappé aux plus terribles dangers. La panique se mit parmi les baigneurs, et les établissements de bains de mer, depuis les Catalans jusqu'à la plage du Prado, furent désertés pendant plusieurs semaines. La Commission municipale s'émut ; le maire émit l'avis, très judicieux, que ces requins, fléau de la rade, étaient vraisemblablement venus de la Corse à la suite de quelque cargaison avariée de viande fumée. La Commission municipale vota une adresse au général Espivent de la Villeboisnet, — on était alors sous le régime de l'état de siège, — lui demandant de mettre à sa disposition une compa-

gnie, armée de chassepots, pour une expédition sur un remorqueur. Le brave général, ne demandant qu'à être agréable aux administrateurs qu'il avait lui-même choisis pour la chère et bonne ville où je reçus le jour (rires), le général Espivent, aujourd'hui sénateur, accorda donc cent hommes, bien armés, avec ample provision de cartouches. Le navire libérateur quitta le port, salué par les braves du maire et de ses adjoints ; la rade fut exploré de tous les sens, mais le remorqueur s'en revint bredouille ; pas plus de requins qu'il n'y en a ici ! (rire général). Une enquête ultérieure démontra que les lettres de plaintes émanant de divers pêcheurs de la côte étaient tout absolument fantaisistes. Dans les localités où ces lettres avaient été mises à la poste, ces pêcheurs n'existaient pas ; et, en rassemblant ces lettres, on remarqua qu'elles paraissaient avoir été écrites par la même main. L'auteur de la mystification ne fut pas découvert. Vous le voyez devant vous. C'était en 1837 ; j'avais 19 ans.

J'espère que le général Espivent me pardonnera d'avoir, par un bateau, compromis un moment son prestige aux yeux de la population. Il avait supprimé mon journal, la *MAROTTE*, *journal des fous*. L'affaire des requins fut, n'est-ce pas ? une très inoffensive vengeance.

Quelques années plus tard, j'étais à Genève, pour me soustraire à quelques condamnations de presse. La *FRONDE*, puis le *FRONDEUR* avaient succédé à la *MAROTTE*.

Un beau jour, le monde savant fut ravi d'apprendre une merveilleuse découverte. Peut-être quelqu'un dans cet auditoire, se rappellera le fait : il s'agit de la ville sous-lacustre que l'on apercevait, disait-on, assez couramment, au fond du lac Léman, entre Nyon et Coppet. Des correspondances furent envoyées à tous les coins de l'Europe ; tenant les journaux au courant des prétendues fouilles. Une explication très scientifique était donnée en s'appuyant sur les *Commentaires de Jules César* ; cette ville avait dû être bâtie à l'époque de la conquête romaine, en ce temps où le lac était si étroit que le Rhône le traversait sans y mêler ses eaux. Bref, la découverte fit partout grand bruit, — partout, excepté en Suisse, bien entendu. — Les habitants de Nyon et de Coppet ne furent pas peu étonnés de l'arrivée de quelque touriste, de temps en temps, qui demandait à voir la ville sous-lacustre. Les batteliers de l'endroit finirent par se décider à conduire sur le lac les touristes trop insistants. On répandait de l'huile sur l'eau, pour mieux voir : et, en effet, il y en eut qui

distinguaient quelque chose... (rire général) des restants de rues assez bien alignées, des carrefours, que sais-je ? Un archéologue polonais, qui avait fait le voyage, s'en retourna fort satisfait et publia un rapport, dans lequel il affirmait avoir très bien distingué un restant de place publique, avec quelque chose d'informe qui pourrait bien être un restant de statue équestre. (Nouveaux rires). Un Institut délégua deux de ses membres ; mais ceux-ci, de leur arrivée, s'abouchèrent avec les autorités, et, ayant appris ainsi que la ville sous-lacustre était une pure fumisterie, s'en retournèrent comme ils étaient venus et ne virent rien, hélas ! La ville sous-lacustre ne survécut pas à cette démarche scientifique (rires prolongés).

Le père de la ville sous-lacustre du Léman, qui est ici présent, eut un précieux auxiliaire, pour la propagation de la légende, en la personne d'un de ses compagnons d'exil, — est-il besoin de dire que c'est un marseillais aussi ? — mon confrère et ami Henri Chabrier, acclimaté aujourd'hui comme moi sur les bords de la Seine.

Ces deux anecdotes, entre cent que je pourrais citer, sont rapportées afin d'établir que le goût de votre serviteur pour la grande et joyeuse fumisterie remonte à plus de douze ans.

* * *

J'arrive donc à la plus grandiose fumisterie de mon existence, à celle qui prend fin aujourd'hui, et qui sera évidemment la dernière ; car, après celle-là, je me demande quel confrère, même de la presse d'Island ou de Patagonie, accueillerait, sous ma recommandation ou sous celle d'un de mes amis, la confiance de n'importe quel événement extraordinaire ! (*Une voix* : Évidemment ! — Rires)

On comprendra sans peine qu'il n'était guère commode, avec le formidable bagage de mes écrits irréguliers, d'être reçu dans le girou de l'Église, sans une méfiance encore plus formidable. Il me fallait, cependant, arriver là et être accueilli, pour pouvoir, quand les méfiances seraient complètement dissipées, au moins en haut lieu, organiser et diriger la phénoménale mystification de la diablerie contemporaine. (*Une voix* : Il est heureux de se déclarer ainsi mystificateur !)

A suivre.

Soignez votre rhume, dès les premiers symptômes. Une cueillérée de BAUME RHUMAL préviennent la consommation, conséquence inévitable d'un rhume négligé.

FEUILLETON

ROMIE

PAR

EMILE ZOLA

XII

—Je vous remercie, vous faites là un vœu qui est dans le cœur de tout bon Italien.

Mais sa voix s'étrangla. Pendant qu'il regardait Celia et Attilio, qui causaient en se souriant, il venait d'apercevoir Benedetta et Dario, qui les rejoignaient, avec le même sourire d'immense bonheur. Et, lorsque les deux couples furent réunis, si éclatants, si triomphants de vie heureuse et superbe, il n'eut plus la force de rester là, de les voir et de souffrir.

—J'ai une soif à crever, dit-il brutalement. Venez donc au buffet boire quelque chose.

Et il manœuvra pour se glisser derrière la foule, le long des fenêtres, de manière à ne pas être remarqué, en gagnant la porte de la salle des Antiques, à l'extrémité de la galerie.

Comme Pierre le suivait, un flot de monde les sépara, et le prêtre se trouva porté vers les deux couples, qui causaient toujours tendrement. Celia, l'ayant reconnu, l'appela d'un geste amical. Elle était en extase devant Benedetta, dans son culte ardent de la beauté, joignant devant elle ses petites mains de lis, comme elle les joignait devant la Madone.

—Oh ! monsieur l'abbé, faites-moi ce plaisir, dites-lui qu'elle est belle, oh ! plus belle que tout ce qu'il y a de plus beau sur la terre, plus belle que le soleil, la lune et les étoiles !... Si tu savais, chérie, ça m'en donne un frisson, de te voir belle à ce point, belle comme le bonheur, belle comme l'amour !

— Tu es aussi belle que moi, chérie... C'est parce que nous sommes heureuses que nous sommes belles.

Célia répéta doucement :

— Oui, oui, heureuses... Te rappelles-tu le soir où tu me disais que ça ne réussissait guère de marier le roi et le pape ? Attilio et moi, nous les marions, et nous sommes si heureux pourtant !

— Mais Dario et moi, nous ne les marions pas, au contraire ! reprit gaiement Benedetta. Va, va comme tu me l'as répondu, ce même soir, il suffit de s'aimer, et l'on sauve le monde !

Lorsque Pierre put enfin gagner la porte des Antiques, où était installé le buffet, il y retrouva Prada debout, cloué là, immobilisé, s'emplissant quand même les yeux de l'atroce spectacle qu'il voulait fuir. Il avait dû se retourner, voir, voir encore. Et ce fut ainsi qu'il assista, le cœur saignant, à la reprise des danses, la première figure d'un quadrille, que l'orchestre jouait avec l'éclat de ses cuivres. Benedetta et Dario. Celia et Attilio, se faisaient vis-à-vis. Cela fut si charmant, si adorable, ces deux couples de jeunesse et de joie, dansant dans la clarté blanche, dans le luxe et dans l'odeur d'amour, que le roi et la reine s'empressèrent, s'intéressèrent. Il y eut des bravos d'admiration, une infinie tendresse s'épanchait de tous les cœurs.

— Je crève de soif, venez donc, venez donc ! répéta Prada, qui put enfin s'arracher à sa torture.

Il se fit servir un verre de limonade glacée, il l'avalait d'un trait, de l'air goulé de fiévreux qui jamais plus n'apaisera le feu intérieur dont il est brûlé.

Cette salle des Antiques était une vaste pièce, dallée d'une mosaïque, décorée de stuc, où se trouvait, le long des murs, une célèbre collection de vases, de bas-reliefs, de statues. Les marbres dominaient, il y avait là pourtant quelques bronzes, entre autres un gladiateur mourant, d'une beauté incomparable. Mais la merveille était la fameuse Vénus, un pendant à la Vénus du Capitole, plus fine, plus sculpée, le bras gauche détendu, en un geste de voluptueux abandon. Ce soir-là, un puissant réflecteur électrique jetait sur elle une éblouissante clarté d'astre ; et le marbre, dans sa divine et pure nudité, semblait vivre d'une vie surhumaine, immortelle.

Contre le mur du fond, on avait installé le buffet, une longue table, recouverte d'une nappe brodée, chargée d'assiettes de fruits, de pâtisseries, de viandes froides. Des gerbes de fleurs s'y dressaient, au milieu des bouteilles de champagne, des punchs brûlants et des sorbets glacés, de l'armée des verres, des tasses à thé et des bols à bouillon, toute une richesse de cristaux, de porcelaines, d'argenterie étincelante aux lumières. Et l'innovation heureuse était qu'on avait empli toute une moitié de la salle par des rangées de petites tables, où les invités, au lieu de consommer debout, pouvaient s'asseoir et se faire servir, comme dans un café.

Pierre, à une de ces petites tables, aperçut Narcisse, assis près d'une jeune femme. et Prada s'approcha, en reconnaissant Lisbeth.

— Vous voyez que vous me retrouvez en belle compagnie, dit galamment l'attaché d'ambassade. Puisque vous m'aviez perdu, je n'ai rien trouvé de mieux que d'aller offrir mon bras à madame pour l'amener ici.

Une bonne idée, dit Lisbeth avec son joli rire, d'autant plus que j'avais très soif.

Ils s'étaient fait servir du café glacé, qu'ils buvaient lentement, à l'aide de petites cuillers de vermeil.

— Moi aussi, déclara le comte, je meurs de soif, je ne puis pas me désaltérer. . . Vous nous invitez, n'est-ce pas ? cher monsieur. Ce café-là va peut-être me calmer un peu. . . Ah ! chère amie, que je vous présente donc monsieur l'abbé Froment, un jeune prêtre français des plus distingués.

Tous quatre demeurèrent longtemps assis, causant et s'égayant un peu des invités qui défilaient. Mais Prada restait préoccupé, malgré sa galanterie habituelle pour son amie ; par moments, il l'oubliait, retombait dans sa souffrance ; et ses yeux, quand même, retournaient vers la galerie voisine, d'où lui arrivaient des bruits de musique et de danse.

— Eh bien ! mon ami, à quoi donc pensez-vous ? demanda gentiment Lisbeth, en le voyant à un moment si pâle, si perdu. Êtes-vous indisposé ?

Il ne répondit pas, il dit tout d'un coup :

— Tenez ! voyez donc, voilà le vrai couple, voilà l'amour et le bonheur !

Et il indiquait d'un petit geste la marquise Montefiori, la mère de Dario, et son second mari, ce Jules Laporte, cet ancien sergent de la garde suisse, plus jeune qu'elle de quinze ans, qu'elle avait pêché au Corso, de ses yeux de flamme restés superbes, et dont elle avait fait un marquis Montefiori, triomphalement, pour l'avoir tout à elle. Dans les bals, dans les soirées, elle ne le lâchait pas, le gardait à son bras malgré l'usage, se faisait conduire au buffet par lui, tant elle était heureuse de le montrer, en beau garçon dont elle était fière. Et tous les deux buvaient du champagne, mangeaient des sandwiches, debout, elle extraordinaire encore de beauté massive, malgré ses cinquante ans passés, lui de fière tournure, les moustaches au vent, en aventurier heureux dont la brutalité gaie plaisait aux dames.

— Vous savez, reprit le comte plus bas, qu'elle a dû le tirer d'une vilaine aventure. Oui, il plaçait des reliques, il vivotait en faisant le courtaige pour les convents de Belgique et de France, et il avait lancé toute une affaire de reliques

fausses, des juifs d'ici qui fabriquaient de petits reliquaires anciens avec des débris d'os de mouton, le tout scellé, signé par les autorités les plus authentiques. On a étouffé cette affaire, dans laquelle trois prélats se trouvaient également compromis. . . Ah ! l'heureux homme ! Regardez donc comme elle le dévore des yeux ! Et lui, est-il assez grand seigneur, avec sa façon de lui tenir cette assiette, où elle mange un blanc de volaille !

Puis, rudement, avec une ironie sourde et âpre, il continua, en parlant des amours à Rome. Les femmes y étaient ignorantes, têtues et jalouses. Quand une femme y avait conquis un homme, elle le gardait la vie entière, il devenait son bien, sa chose, dont elle disposait à toute heure pour son plaisir à elle. Et il citait des liaisons sans fin, celle entre autres de donna Serafina et Morano, devenues de véritables mariages ; et il raillait ce manque de fantaisie, ce don total et trop lourd, ces baisers qui s'embourgeoisaient, qui ne pouvaient finir, s'ils finissaient, qu'au milieu des catastrophes les plus désagréables.

— Mais qu'avez-vous donc, mon bon ami ? se récria de nouveau Lisbeth en riant. C'est très gentil au contraire, ce que vous nous racontez là. Lorsqu'on s'aime, il faut bien s'aimer toujours.

Elle était délicieuse, avec ses fins cheveux blonds envolés, sa délicate nudité blonde ; et Narcisse, languissant, les yeux à demi fermés, la compara à une figure de Boticelli, qu'il avait vue à Florence. La nuit s'avancait Pierre était retombé dans sa préoccupation assombrie, lorsqu'il entendit une femme, qui passait, dire qu'on dansait déjà le cotillon. En effet, les cuivres de l'orchestre sonnaient au loin, et il se rappela brusquement le rendez vous que monsieur Nani lui avait donné, dans le petit salon de glaces.

— Vous partez ? demanda vivement Prada, en voyant que le prêtre saluait Lisbeth.

— Non, non ! pas encore.

— Ah ! bon, ne partez pas sans moi. Je veux marcher un peu, je vous accompagnerai jusque là-bas. . . N'est-ce pas ? vous me retrouvez ici.

Pierre dut traverser deux salons, un jaune et un bleu, avant d'arriver, tout au bout, au petit salon des glaces. Ce dernier était en vérité une merveille, d'un rococo exquis, une rotonde de glaces pâlies, que d'admirables bois dorés encadraient. Même au plafond, les glaces continuaient en pans inclinés, de sorte que, de toutes parts, les images se multipliaient, se mêlaient,

se renversaient à l'infini Par une heureuse discrétion. l'électricité n'y avait pas été mise, deux caudélabres seulement y brûlaient, chargés de bougies roses. Les tentures et le meuble étaient de soie bleue très tendre. Et l'impression, en entrant, était d'une douceur, d'un charme sans pareil, comme si l'on était entré chez les fées, reines des sources, au milieu d'un palais d'eaux limpides, illuminé jusqu'aux plus lointaines profondeurs, par des bouquets d'étoiles.

Tout de suite Pierre aperçut monsieur Nani, assis paisiblement sur un canapé bas ; et, comme ce dernier l'avait espéré, il se trouvait absolument seul, le cotillon ayant attiré la foule vers la galerie. Un grand silence régnait, on entendait à peine l'orchestre qui venait mourir là, en un vague petit souffle de flûte.

Le prêtre s'excusa de s'être fait attendre.

— Non, non, mon cher fils, dit monsieur Nani, avec son amabilité, que rien n'épuisait, j'étais fort bien dans cet asile... Quand j'ai vu la foule par trop menaçante, je me suis réfugié ici.

Il ne parla pas Leurs Majestés mais il laissait entendre qu'il avait évité leur présence, courtoisement. S'il était venu, c'était par grande tendresse pour Celia ; et c'était aussi dans un but de très délicate diplomatie, pour que le Vatican ne parût par rompre tout à fait avec les Buongiovanni, cette ancienne famille si fameuse dans les fastes de la papauté. Sans doute le Vatican ne pouvait signer à ce mariage, qui semblait unir la vieille Rome au jeune royaume d'Italie ; mais, cependant, il ne voulait pas non plus avoir l'air de disparaître, de se désintéresser, en abandonnant ses plus fidèles serviteurs.

— Voyons, mon cher fils, reprit le prélat, il s'agit maintenant de vous... Je vous ai dit que, si la congrégation de l'Index avait conclu à la condamnation de votre livre, la sentence ne serait soumise au Saint-Père, et signée par lui, qu'après-demain. Vous avez donc toute une journée encore devant vous.

Pierre ne put s'empêcher de l'interrompre, avec une vivacité douloureuse.

— Hélas ! monseigneur, que voulez-vous que je fasse ? J'ai déjà réfléchi, je ne trouve aucune occasion, aucun moyen de me défendre... Voir Sa Sainteté et comment, maintenant qu'Elle est malade !

— Oh ! malade, malade, murmura Nani de son air fin, Sa Sainteté va beaucoup mieux, puisque j'ai eu, aujourd'hui même, comme tous les mercredis, l'honneur d'être reçu par elle. Quand elle est fatiguée un peu, et qu'on la dit très ma-

lade, elle laisse dire : ça la repose et ça lui permet de juger, autour d'elle, certaines ambitions, et certaines impatiences.

Mais Pierre était trop bouleversé pour écouter alternativement. Il continua :

— Non, je suis désespéré. Vous m'avez parlé d'un miracle possible, je ne crois guère aux miracles. Puisque je suis battu à Rome, je repartirai, je retournerai à Paris, où je continuerai la lutte.. Qui ! mon âme ne peut se réaiguer, mon espoir du salut par l'amour ne peut mourir, et je répondrai par un nouveau livre, et je dirai dans quelle terre neuve doit pousser la religion nouvelle !

Il y eut un silence. Nani le regardait de ses yeux clairs, où l'intelligence avait la netteté et le tranchant de l'acier. Dans le grand calme, dans l'air lourd et chaud du petit salon, dont les glaces reflétaient les bougies sans nombre, un éclat plus sonore de l'orchestre entra, déroula un lent bercement de vals, puis mourut

— Mon cher fils, la colère est mauvaise... Vous rappelez-vous, dès votre arrivée, je vous je vous ai promis, lorsqu'vous auriez vainement tâché d'être reçu par le Saint-Hère, de faire à mon tour une tentative ?

Et, voyant le jeune prêtre s'agiter :

— Ecoutez-moi, ne vous excitez pas... Sa Sainteté, hélas ! n'est pas toujours conseillée prudemment. Elle a autour d'elle des personnes dont le dévouement manque parfois de l'intelligence désirable. Je vous l'ai déjà dit, je vous ai mis en garde contre les démarches inconsidérées.. C'est pourquoi j'ai tenu, il y a trois semaines déjà, à remettre moi-même votre livre à Sa Sainteté, pour qu'elle y daignât y jeter les yeux, je me doutais bien qu'on l'avait empêché d'arriver jusqu'à elle... Et voilà ce que j'étais chargé de vous dire : Sa Sainteté qui a eu l'extrême bonté de lire votre livre, désire formellement de vous voir.

Un cri de joie et de remerciement jaillit de la gorge de Pierre.

— Ah ! monseigneur, ah ! monseigneur !

(A suivre)

TOUTES LES CONDITIONS DE SUCCES

Un remède à la fois agréable au goût efficace pour la guérison des affectus de la poitrine, c'est le célèbre spécifique français, le BAUME RHUMAL que les autorités médicales proclament supérieur à tous les remèdes actuellement à leur disposition.

L'ART MUSICAL

SOMMAIRE DU EUMÉRO DE JUIN
 Chronique ; Causerie ; De l'origine des maitres de la Symphonie (SUITE) ; La sucession de Brahms ; Les fléaux du feu. Superstitions ; L'Influence de l'électricité sur la voix ; Chopin (SUITE) ; Gabriel Pierné ; Règlement sur la musique sacrée, (SUITE) ; Une anecdote de Rubinstein ; Les littérateurs et la musique ; Le jubilé de la Reine ; Une lettre de Boieldieu ; Notes et informations ; Montréal ; Petit cours d'hamonie pratique ; Académie de musique de Québec ; Correspondance d'Europe ; Correspondance d'Amérique ; Instruments.

MUSIQUE — A l'Angélus (Piano) C. Broutin ; Valse, Olbersleben ; Les Pifferari (Piano) Ch. Gounod.

ABONNEMENTS :

	VILLE.....	\$1 15
	CAMPAGNE....	1 00
Un an	EN DEHORS DU	
	CANADA ET DES	
	ETATS-UNIS ...	1 25
Le numéro.....		15

Adresser les abonnements :
 Boite postale No 2181, Montréal on 1676 rue Notre-Dame.

A VENDRE

Deux Materiels d'Imprimerie

COMPRENANT

Bresses,

Caracté

Casses,

Etc.

UNE CHANCE EXCEPTIONNELLE.

S'adresser à

A. FILIATREULT,
 157 rue Sanguinet.

Poite de Poste, 2184.

'LE SUN'

Compagnie d'Assurance sur la Vie du Canada.

Siege Social, Montreal.

ROBERTSON MACAULAY, Président

Hon. A. W. OGILVIE, Vice-Président.

T. B. MACAULAY, Secrétaire.

IRA B. THAYER, Sur't. des Agences.]

G. F. JOHNSTON, Assistant Surintendant des Agences.



L'année 1897 a, jusqu'à maintenant été plus satisfaisante encore que 1806 Elle montrera sans aucun doute une augmentation tout à fait anormale. Cela veut dire beaucoup pour la compagnie spécialement si l'on considère la crise commerciale qui se fait sentir partout. Ce résultat est surtout dû au fait que le "SUN" du Canada est devenu tout à fait populaire. Sa police sans condition et son habile et prudente direction ont fait leur œuvre.

— UNE AUTRE RAISON —

Le "SUN" du Canada est la première compagnie qui a introduit la police sans condition ce qui a pendant de longues années été une des principales attractions de ses polices. Cette compagnie a, depuis, fait un pas de plus en avant et émet des polices non confiscales. Le contrat d'assurance d'un porteur de police ne peut d'après ce privilège et après avoir été deux ans en vigueur être résilié aussi longtemps que sa réserve esé assez élevée pour acquitter une prime qui, sans qu'il ait besoin de le demander, est payée sous forme d'un emprunt remboursable à volonté.

DEMANDEZ A NOS AGENTS DE VOUS EXPLIQUER CE SYSTEME

Capitaux assurés au 31 décembre 1891.....	\$38,196,890 92
Actif au 31 décembre 1899.....	6,388,142 66
Revenu pour 1896.....	1,886,258 00

O. L E G E R,

Gérant Département Français pour la ville et le District de Montréal

Une invention pour les enfants de 6 à 60 ans.

L'ECHOPHONE

LA DERNIERE
MACHINE
A PARLER

Lorsque Edison inventa le phonographe, qui reproduit la voix humaine, on a cru que c'était la plus grande invention du siècle, et on a eu raison.

Pensez-y bien: la voix humaine, des airs de musique, des chansons de toutes sortes, les discours et les conférences des grands hommes d'état sont reproduits par ces machines.

Pourquoi n'y a-t-il pas des phonographes partout? Ils coûtent trop cher — de \$10 à \$200.

Nous avons résolu ce problème. Un **ECHOPHONE** vous sera adressé (les frais de l'express à la charge de l'acheteur, et *Leslie's Weekly* pendant une année pour la somme modique de **\$8.00**

L'ECHOPHONE est mis en mouvement par un mouvement d'horloge.

Un enfant peut s'enservir. Un cylindre est envoyé avec chaque machine, chaque cylindre supplémentaire coûte 50c chacun. Les cylindres du phonographe et du Graphophone peuvent être utilisés sur cette machine, et si la machine à parler ne satisfait pas l'acheteur, son argent lui sera remis.

A juste titre, *Leslie's Weekly*, est considéré comme la magazine illustrée la plus en vogue en Amérique. Le prix d'abonnement est de \$4.00 et l'**ECHOPHONE** se vend \$10.00. On peut être étonné que les deux se vendent seulement \$8.00, mais ceci s'explique facilement. Nous avons besoin de 250,000 abonnés au *Leslie's Weekly*. Nous croyons les obtenir par ce moyen. Ceux qui annonceront dans notre circulation, nous rembourseront nos pertes d'aujourd'hui machine est limité — "Premier rendu, premier servi."

LESLIE'S WEEKLY

110 FIFTH AVENUE, NEW-YORK CITY

PAPIER DU "JUBILE"

Boîte Souvenir de papier Vellum et d'enveloppes

Pour l'année jubilaire, contenant 48 feuilles de papier et 48 enveloppes dans une superbe boîte. Prix 30 cts.

AUSSI :

Un nouveau vellum royal irlandais, de Marcus Ward et Cie., de trois grandeur différentes, dans des boîtes contenant deux mains, avec des enveloppes assorties, et

Un assortiment complet de papeterie de grandeur et de formes tout à fait nouvelles.

MORTON PHILLIPS & CIE

MONTREAL

NORTH BRITISH & MERCANTILE

CIE D'ASSURANCE CONTRE LE FEU ET SUR LA VIE	CAPITAL.....	\$15,000,000
	FONDS INVESTIS.....	53,000,000
	FONDS INVESTIS en CANADA.....	5,000,000
	REVENU ANNUEL.....	12,000,000

Directeur-Gérant :—THOMAS DAVIDSON

Directeurs Ordinaires — W. W. Ogilvie, A. MacNider, Ecr., Banque de Montréal; Henri Barbeau gérant général Banque d'Épargne de la cité

La Compagnie, étant la plus forte et la plus puissante qui existe, offres à ses assurés une sécurité absolue et en cas de feu un règlement prompt et libéral.

Risques contre le Feu et sur la Vie acceptés à des taux modérés
Bureau principal en Canada : 78 ST-FRANCOIS-XAVIER, MONTREAL

GUSTAVE FAUTEUX

Téléphone Bell, No. 318

Agent pour Montréal et les environ

MAPLE CARD



FABRICANTS
DE PAPIER.

MOULIN A PORTNEUF

MONTREAL - QUE

LIBRAIRIE FRANCAISE

G. HUREL

1615 rue Notre-Dame

MONTREAL

J. A. DROUIN,
AVOCAT

Bâtisse de la New York Life, 11 Place
d'Armes, Chambres 315 et 316.
Téléphone 2248

Arthur GLOBENSKY,

AVOCAT.

1586½ Rue NOTRE-DAME

Wanted—An Idea Who can think of some simple thing to patent? Protect your ideas; they may bring you wealth. Write JOHN WEDDERBURN & CO., Patent Attorneys, Washington, D. C. for their \$1.00 prize offer and list of two hundred inventions wanted.

Imprimé par la Cie d'Imprimerie Commerciale (limitée) et publié par Aristide Filiatreault au No. 30 rue St Gabsiel, Montréal.

Musee Eden

L'idée qui a présidé à la création du Musée Eden n'a pas été de fonder une entreprise commerciale, mais d'ouvrir dans la métropole du Canada un établissement consacré aux beaux-arts et à la reproduction des écus d'or et des plus glorieux de l'histoire du pays. Les Directeurs de la Compagnie du Musée Eden ont cherché dans l'histoire de leur pays si féconde en événements remarquables, les pages les plus intéressantes pour l'instruction l'amusement et la récréation du public. Les galeries du Musée Eden sont principalement pour la jeunesse et les enfants une source constante d'inspiration récréative.

Ses galeries ont au nombre de 34 et occupent un espace d'au delà de 15,000 pieds, c'est-à-dire qui à part des nombreux groupes en cire, il y a une infinité d'autres objets à voir.

Monument National, No. 206, rue St. Laurent, Montréal.

P. S. Les personnes désirant se procurer un catalogue illustré, traitant l'histoire des faits, pourront se le procurer au prix modique de 25c.
C'est le seul Musée en Amérique qui exhibe autant de groupes et d'objets de curiosité pour la somme de 25c. pour les adultes et 5c. pour les enfants.